

# La Comtesse de Noailles

Charles Maurras

1903 et 1905

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2010 —

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

## *Version de 1903*<sup>1</sup>

Née à Paris, de père roumain et de mère grecque, élevée en France, devenue Française par son mariage, M<sup>me</sup> de Noailles a dédié son premier volume de vers « aux paysages d'Île-de-France, ardents et limpides, pour qu'ils les protègent de leurs ombrages ». Elle s'est écriée, dès la première pièce, « ma France », et cette prise de possession forme un petit hymne au « pays » : « les chansons de Ronsard », « le cœur de Jean Racine », sont invoqués d'un accent qui ne manque pas de tendresse. Mais le même livre a pour titre « le Cœur innombrable ». La violente alliance d'un adjectif et d'un nom si peu faits l'un pour l'autre sentait son étrange pays et ne laissait pas d'inquiéter au premier abord. L'inquiétude se confirme quand on ouvre le livre ; on ne tarde pas à s'apercevoir que, si Racine et Ronsard sont aimés en ce lieu, ils n'y ont jamais été préférés. Le suffrage qu'on leur accorde est partagé en très nombreuse compagnie. Une petite âme gloutonne s'est contentée de les convier à la posséder, en commun avec une infinité d'autres poètes d'un rang beaucoup moindre. Les véritables favoris sont des poètes plus récents, plus jargonnants, moins purs. Pour la quatrième fois, nous avons à saluer l'influence persistante des romantiques sur un brillant esprit féminin<sup>2</sup>. C'est bien d'eux que M<sup>me</sup> de Noailles a mémoire quand elle vit, quand elle songe, quand elle écrit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'un poète du Cénacle<sup>3</sup>. Elle l'interpelle et l'invoque sur le même ton qu'employait Alfred de Musset pour

---

<sup>1</sup> Version parue dans la revue *Minerva*, 1<sup>er</sup> mai 1903. (N. D. É.)

<sup>2</sup> « Pour la quatrième fois » : cet article vient après ceux consacrés à Renée Vivien, Gérard d'Houville alias M<sup>me</sup> de Régnier et Lucie Delarue-Mardrus. (N. D. É.)

<sup>3</sup> Ce terme, qui semble avoir été introduit par Sainte-Beuve en 1829, dans la *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, désigne à l'origine le groupe qui se réunissait chez Victor Hugo avant la bataille d'*Hernani*. L'histoire du romantisme dénombrera ensuite plusieurs Cénacles, précurseurs et successeurs, le mot finissant par s'appliquer à toute réunion littéraire parisienne participant au courant romantique. (N. D. É.)

Phœbé la blonde<sup>4</sup>. À propos d'animaux, des « sobres animaux », quand elle les admire et les salue un à un, en suppliant une divinité champêtre de la rendre elle-même pareille à ces doux bestiaux,

*Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes,*

le souvenir de Baudelaire s'entre-croise à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le sentiment et la chair :

Ah ! le mal que ces deux cœurs, certes,  
Se feront ;  
Le vent éperdu déconcerte  
L'astre rond,  
La lune au ciel et sur l'eau tremble,  
Rêve et luit ;  
Nos deux détresses se ressemblent,  
Cette nuit.

Il monte des portes de l'âme  
Un encens ;  
*C'est l'appel du cœur, de la flamme  
Et du sang.*

Il y a des imitations que l'on fait comme des devoirs. Je le demande : comptent-elles ? Mais celle-ci, toute incohérente, est fiévreuse, l'auteur dirait pleine de cœur et de sang. C'est donc l'invention même qui se fait reconnaître à sa fougue, à sa vérité, à son naturel. Laissons là Ronsard et Racine. Voici le centre du poète, voici la date fatidique de son avènement au ciel troublé de la poésie : 1830. S'il était possible d'en douter, nous n'aurions qu'à ouvrir ce roman, *La Nouvelle Espérance*, nouveau Werther qui ressuscite littéralement les sentiments de la génération de *René* et de celle d'*Adolphe*, avec cette couleur précise, le costume, le revêtement que les années 1830 vinrent y ajouter. « Mélancolie ! mélancolie ! axe admirable du désir ! Défaite du rêve à qui aucun secours, hors le baiser, n'est assez proche ! pleur de l'homme devant

---

<sup>4</sup> Phœbé, divinité mythologique secondaire, associée à la Lune, parfois confondue avec Artémis. Phœbé apparaît à plusieurs reprises dans la *Ballade à la lune* d'Alfred de Musset, comme ici à la dixième strophe (sur 34) :

Va, lune moribonde,  
Le beau corps de Phœbé  
La blonde  
Dans la mer est tombé.

(N. D. É.)

la nature ! éternel repliement d'Ève et d'Adam !... » Ceci fixe définitivement la date des lectures prépondérantes.

Autre signe du même choix : la demi-Grecque a le sentiment de l'antique, et de beaucoup plus pur que chez Renée Vivien, en ce sens qu'on ne trouve chez elle aucune réminiscence même confuse d'un océan barbare, ni aucun trouble propre à la conscience chrétienne. La comtesse de Noailles oublie la notion du péché. Elle songe la mort comme l'ont songée nos Anciens. La mort est un endroit où l'on pense à la vie avec quelque regret et où l'on demande des nouvelles du monde. Les morts sont consolés quand un trou creusé dans la terre fait descendre, jusqu'aux endroits où l'ombre se mêle à la cendre, la collation légère composée de miel, de lait et de vin. Le poète raffiné du Cœur innombrable y ajoute le présent royal d'elle-même, du moins en parole et en rêve. Comme on le voit, son paganisme se trouve un peu plus satyrique et païen que nature. Elle charge un faune de ses commissions pour le Styx ; il est permis de les trouver plus féroces encore que tendres :

Dis-leur comme ils sont doux à voir  
Mes cheveux bleus comme des prunes,  
Mes pieds pareils à des miroirs  
Et mes deux yeux couleur de lune,  
  
Et dis-leur que, dans les soirs lourds,  
Couchée au bord frais des fontaines,  
J'eus le désir de leurs amours,  
Et j'ai pressé leurs ombres vaines.

Quelque application au paganisme orthodoxe que puissent révéler ou supposer ces vers, ils montrent néanmoins en quel sens la comtesse de Noailles déforme et transforme l'antique. On le verra mieux en lisant un autre poème, moins réussi, l'historiette de la petite Bittô. Bittô n'est rien qu'une bergère qui vient de se donner, en une vingtaine de strophes, à son berger, Criton. Bittô vaincue, le poète pousse une exclamation : « Comme elle est grave et pâle... » et continue :

Bittô, je vous dirai votre grande méprise.

Le commentaire de cette méprise de Bittô dure six bonnes strophes, où la vagabonde pensée noue et dénoue, sans rien indiquer de trop net, ses molles écharpes flottantes. L'objet s'est évanoui dans le rêve, le sujet dans le commentaire et l'églogue dans un lyrisme intempestif. L'équilibre est rompu entre les figures vivantes et le mouvement dont on veut les animer ; ces figures nous apparaissent, dès lors, tout rongées et consumées des fournaises de l'âme, en une heure où l'âme se repose et languit un peu.

Question d'ordre, on le voit. Un Racine, un Chénier, un Ronsard étaient beaucoup moins attentifs que le premier poète romantique venu à ne point modifier le costume antique, à ne point violer les couleurs de l'histoire ou de la fable grecque. Ils étaient chrétiens ou musulmans à leur aise, dans ce sujet. Ce qu'ils retenaient uniquement, c'était le goût, je veux dire le sens d'un certain ordre, et, comme ils écrivaient, d'un rapport, ils entendaient d'une répartition, seule juste, seule convenable, seule vraie. Assurément, cela se définit à peine, et nous sommes ici dans le *je ne sais quoi*. Mais comme cela se voit bien ! Comme, en l'absence de cet ordre, on éprouve qu'un livre, un poème, une strophe n'ont rien que des semences et des éléments de beauté.

On doit avouer cependant que le second recueil de M<sup>me</sup> de Noailles, *L'Ombre des jours*, précise avec force la valeur de ces éléments précieux. Il annonce et il définit quel trésor de puissance poétique accumule cette frémissante nature. Sous la manière, assez sensible encore, on sent cela. On le sent beaucoup mieux dans le roman de *La Nouvelle Espérance*, qui, par endroits, fait une espèce de poème plein de passion. La sensibilité diffère extrêmement de l'art ; elle est toutefois la matière première de l'art, et je crois qu'un certain degré de sensibilité, également distribuée et répartie, doit suppléer l'intelligence, la raison, et constituer l'essentiel du goût. Il est vrai que ceci suppose la justesse, et par là-même exclut l'excès. Ici, l'excès préside à tout, si l'on peut dire. Mais n'y a-t-il point là une belle et forte sensibilité naturelle, dont une volonté mauvaise abuse méthodiquement ? Cette jeune femme s'exerce à sentir, à se voir sentir et par conséquent souffrir. Sa frénésie de sentiment, toujours consciente et voulue, l'expose, l'étale, la dévoile, l'écorche même, afin d'apparaître plus nue. Le poète de *L'Ombre des jours* semble se soucier de moins en moins de forger des représentations cohérentes, des images suivies, et c'est peut-être pour cela, par cette négligence, qu'il en rencontre d'aussi heureuses que celle-ci :

J'entendrai s'apprêter dans les jardins du Temps  
Les flèches de soleil, de désir et d'envie  
Dont l'été blessera mon cœur tendre et flottant.

Le poète néglige pareillement certaines descriptions auxquelles il s'appliquait jadis avec une méritoire constance, et ces héros obscurs du jardin potager, haricots, fleurs de pois, radis, pour qui l'on se damnait dans le premier volume<sup>5</sup>, sont relégués en un second plan à peine honorable. Ce que l'auteur demande aux arbres, aux buissons, à la nature entière, c'est

---

<sup>5</sup> C'était l'application littérale du programme démagogique de Hugo : *Plus de mots sénateurs, plus de mots roturiers*, etc. Encore Hugo ne fit-il pas tout ce qu'il prêchait. Mais l'esprit féminin veut de la logique.

d'exciter ses nerfs, d'extasier son rêve et de lui apporter quelques mouvements passionnés. À ce titre, les vraies fleurs reparaissent dans le jardin de cette poésie qui leur préféra des légumes, et, à défaut de roses, jugées encore un peu trop simples, voici déjà brûler dans l'air amoureux de la nuit « l'héliotrope mauve aux senteurs de vanille ». À la description se substitue donc l'émotion, d'ailleurs extraite, autant que faire se peut, des régions les plus végétatives de l'âme :

Mon âme si proche du corps !  
... Mon âme d'ombre et de tourment  
Et celle qui veut âprement  
Le sang de la tendresse humaine !  
... Ô mes âmes désordonnées !

Ces petites âmes diverses, brutales, avides, curieuses, sont expressément chargées de tout agiter. Un train qui part, « le beau train violent », est invoqué comme le « maître de l'ardente et sourde frénésie ». Des idées d'une simplicité certaine, celle-ci par exemple : « devenir une vieille » sont appelées, acceptées, considérées, dans la mesure exacte où elles se feront d'utiles prétextes aux furies de l'anxiété et du désespoir. Autre thème : la fatalité de l'amour, de l'amour hasardeux, qui peut venir « comme une flèche » et le conseil d'être peureux du destin, qui peut amener cet amour :

Qui vient hardiment, à son jour,  
Menant l'étincelant vacarme,  
Ah ! tant de plaisirs et de larmes !

Les délices et les cruautés de ce même amour :

Tu ne dors, ne ris, ni ne manges,  
Mais n'importe, c'est le bonheur.

Et, dans cet état de tension morale naturel ou appris, jaillit, de nécessité, en aigrettes ou en étincelles, parfois en bulles de savon plus éphémères, quelque superbe agencement de mots, tels que le début de la deuxième strophe, dans le *Dialogue marin*, où la double épithète donnée à la mer pourrait être du plus magnifique poète :

*Visage étincelant du monde, battement  
Du temps et de la vie !...*

Il va sans dire : ce ne sont, ce ne peuvent être que des fragments. Nulle composition réelle, quoique l'auteur sache toujours où il va et, de biais ou de droit, qu'il y sache toujours aller. Ni providence, ni pensée. Les éléments se groupent au hasard et selon leurs poids ou leur venue. Ne demandez pas à l'auteur d'avoir tracé un plan une heure avant d'écrire. Il soigne une chose :

les cris. *La Nouvelle Espérance* est conçue n'importe comment, et le récit général procède comme il peut. Une jeune dame qui s'ennuie essaye d'aimer son mari, et, successivement tous les amis de son mari. Elle trouve enfin, un peu plus loin que son entourage habituel, quelqu'un à qui se donner. Mais cet amant aimé n'est cependant pas le bonheur, pour deux raisons majeures : il n'y a pas de bonheur pour Sabine et, d'ailleurs, cet amant ne peut être toujours à sa disposition. Un beau matin qu'il est à la campagne, dont il ne reviendra que dans quinze jours, un jour dont le lendemain semble long à passer sans Lui, Sabine se tue. Cette fin qu'on traite d'absurde semble la seule raisonnable si l'on admet un seul instant la donnée première de l'héroïne. On se demande si la mort est assez tranquille, assez froide et assez calmante pour éteindre éternellement ce démon<sup>6</sup>. Tout le démoniaque, dans ce livre, est parfait. Quand il s'agit de peindre des personnages que l'amour n'habite pas, qui sont « lâches devant l'amour », ou quand il faut imaginer des anecdotes, des aventures, des circonstances, le livre tombe tout aussitôt au-dessous de tout. Non faiblesse, ni même parti pris. Je dirais plutôt ironie. Ironie et négligence. À quoi bon préparer, machiner, combiner ? Un seul point a de l'intérêt : ce qui se passe dans une âme amoureuse et qui erre dans les environs de l'amour, la rencontre de ceux qui s'aiment, leurs conversations qui sont les étreintes, les caresses immatérielles des âmes. Un artiste plus docte aurait effacé tout ce qui n'est pas cela. Celui-ci s'est contenté de le gribouiller. Mais il s'est, au contraire, enfoncé de toutes ses forces dans l'analyse de états de la passion et dans la formule, aussi sensuelle que possible, de cette passion enfin trouvée et sentie.

Il ne s'agit pas, à vrai dire, de nous émouvoir de pitié ou d'horreur comme l'ont fait de grands poètes en nous exposant les infortunes de leurs Amants. Le poète ici se confesse. Je voudrais oser dire qu'il s'extériorise. Comme le jeune auteur d'*Occident*<sup>7</sup> cherchait des paroles qui pussent la dire, elle réelle, elle vraie, elle littérale, le jeune auteur de *La Nouvelle Espérance* cherche de quoi exposer avec vérité ce que c'est que son cœur de femme, conçu non au repos, mais en mouvement, au plus violent, au plus rapide, au plus effréné de ces mouvements ; non dans le rêve et dans l'attente, mais à la fleur des heures où brûle le plus haut la plus vive passion. Je suis loin de nier la curiosité d'un spectacle fou. Mais tant d'efforts de description intérieure participent de la science plus que de l'art. Il me semble que le succès en sera toujours nécessairement relatif. Si d'un tableau à un autre il n'existe jamais de copie parfaite, comment serait-on jamais satisfait de la transcription de nos états intérieurs dans le langage extérieur ? Quelque concret et sensuel que soit un

---

<sup>6</sup> Le même démon fit dire au poète : *Et ma cendre sera plus chaude que leur vie.*

<sup>7</sup> Il s'agit de Lucie Delarue, qui n'était pas encore M<sup>me</sup> Mardrus. (N. D. É.)



style, les mots sont toujours une algèbre et leur signe n'égalera jamais la réalité.

Oh ! je sais que les romantiques de tout temps ont justement rêvé de remédier à cela. Les jeunes gens de 1882 ont vécu sur la théorie du mot-chose, du mot-couleur, du mot-parfum, et Hugo leur avait enseigné, quarante ans plus tôt, la théorie du mot-dieu, *nomen numen* :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant. . .

Entre Hugo et M. Ghil, Arthur Rimbaud avait établi sa théorie des voyelles, dont nos aînés ont été les dupes charmées. Notre génération a pris plaisir à rectifier les sens divers de cette gageure. Elle garde quelque délice pour M<sup>me</sup> de Noailles. Il est vrai que l'auteur de *La Nouvelle Espérance* l'adoucit, la tempère avec les timidités et les finesses du sens féminin, et, d'autre part, elle y ajoute l'emportement d'une passion qui vivifie, échauffe, embellit, dore tout. Sabine de Fontenay pousse la sensualité verbale à un degré voisin de l'hallucination. Cependant l'auteur réussit à faire admettre ce paroxysme :

« *Où*, s'écria-t-elle, en se tenant la tête comme devant un danger, un accident, *où*, dans quelle portion de l'air puis-je goûter la forme délicieuse et mouillée de certains mots que tu dis ? Ce n'est cependant pas un cri de passion pure. Cela découle d'une Poétique secrète. « Vous aimez beaucoup le mot *cœur* ? — Oh oui, avoua-t-elle, n'est-ce pas ? C'est le mot charmant et sensible, le mot dans lequel il y a du sang. — Et le mouvement de ses mains modelait ses phrases. »

Voilà bien le mot romantique, le mot centre de l'art. C'est le dernier cercle de la méprise. Il y fallait tomber, du moment que l'on se mettait à écrire dans la seule intention de se traduire, soi. C'est un logicien très conséquent, l'écrivain romantique qui, dupe de soi, se laisse prendre ainsi au sortilège du mot. Il est aussi plus conséquent encore, celui qui, prenant sa conscience distincte pour l'unique réalité, travaille à tout rendre conscient en lui-même, cultive, avive, passionne et enflamme jusqu'au voisinage de la folie tout ce qu'il peut sentir de soi et risque ainsi, de jour en jour, une décomposition générale. On ne naît pas ainsi, mais on y vient quand on veut se donner la peine, par essais graduels, par entraînement méthodique. La couleur des mots apparaît, leur arôme s'annonce. En même temps qu'il se colore et se parfume, l'univers intellectuel se hérissé. Ce qui chatouillait blesse, ce qui blesse déchire. L'effroyable tension nerveuse développée avec tant d'art devient un jour insupportable ; comme le gentilhomme dont M. Huysmans a

établi la monographie<sup>8</sup>, on commence à se trouver assez mal portant, comme Sabine de Fontenay, on court chez le docteur.

— Docteur, cela va très mal.

Il lui répondit :

— D’abord, asseyez-vous tranquillement.

Mais elle reprit :

— Je n’ai pas la force de m’asseoir tranquillement, on ne se repose que quand on est bien portant.

Elle ajouta :

— Il faut que vous me guérissiez tout de suite, je vous en supplie, de cette douleur que j’ai dans la nuque tout le temps, et d’une tristesse qui me met des larmes dans toutes les veines.

Il lui conseilla le calme, le sommeil, la nourriture. Il la pria de regarder doucement la vie, indifférente et drôle.

Il l’assura des plaisirs prudents qui attendent l’observateur et l’amoureux de la nature.

Elle lui dit :

— Alors, docteur, le soleil et les soirs violets, et des bouts de nuit où semblent s’égoutter encore les lunes qui furent sur Agrigente et sur Corinthe, ne vous font pas un mal affreux ?

Le docteur répond que la pensée des vieilles lunes lui est, au contraire, fort agréable et reposante. Sabine s’en va indignée, en se disant : « La satisfaction seule console. La faim, la soif et le sommeil ne se guérissent point par tel envisagement de l’univers, mais par le pain, l’eau ou le lit, et de même la douleur ne se guérit que par le bonheur. »

Mais l’idée du bonheur elle-même s’est pervertie. Son amant lui a demandé un jour :

— Qu’est-ce qu’il vous faut, à vous, pour que vous soyez heureuse ?

Elle tourna vers lui ses yeux d’enfant brûlante, appuya sa tête contre l’épaule de Philippe et répondit :

— Votre amour.

Puis, jetant dehors sa main nue, faible, puissante, elle ajouta :

— Et la possibilité de l’amour de tous les autres.

---

<sup>8</sup> Très vraisemblablement le duc des Esseintes, héros de l’ouvrage *À Rebours*, publié par Huysmans en 1884. On a souvent rapproché ce personnage de celui de Robert de Montesquiou (1855–1921) ; il ne s’agit sans doute que d’une ressemblance imaginée *a posteriori*, compte tenu des dates en présence. En revanche, Montesquiou comptera bien Anna de Noailles parmi ses admirateurs, mais vers la fin du siècle. Autre coïncidence : dans le roman de Huysmans, Jean des Esseintes habite Fontenay, le nom que la comtesse donne à son héroïne. (N. D. É.)

Quelque temps après, elle ajoute, dans une lettre, autre chose d'infiniment plus net : « Ce n'est pas vous que j'aime ; j'aime aimer comme je vous aime. Je ne compte sur vous pour rien dans la vie, mon bien-aimé. Je n'attends de vous que mon amour pour vous. »

Ainsi un certain genre d'attention sur soi-même et de culture de soi-même en arrive à faire tourner jusqu'à l'amour, comme certains corpuscules tournent le vin. Il se retourne, il se résorbe dans cet élémentaire amour de l'amour que tous les psychologues distingueront de l'amour vrai, dont il est le contraire et la corruption, ou peut-être le résidu sentimental. Aimer l'amour, c'est s'aimer soi, et voici que le livre de M<sup>me</sup> de Noailles en atteint un très rare caractère de profondeur et de vérité. À force de s'aimer, d'accorder à chaque fragment, à chaque minute de soi l'indulgence absolue et l'adoration infinie, il arrive qu'un de ces fragments, un de ces états éphémères devient meurtrier de tous les autres ; il ne supporte plus seulement la pensée des instants vécus ou à vivre, s'ils ne sont identiques à lui. L'être en aspire donc à s'anéantir, il s'anéantit et se dissout, en effet, par amour absolu de soi. « Tu es loin, écrit Sabine à son amant, tu es loin, il faudrait vivre demain sans toi. Je ne peux pas. » Le premier coup de minuit qui sonne a raison d'elle-même, comme elle a eu raison de tout. Je ne sais pas de suicide romantique mieux motivé ; on y peut voir et y toucher comment cette anarchie profonde défait une personne aussi exactement qu'elle décompose les arts.

## *Version de 1905*

Grecque et roumaine d'origine, née à Paris, élevée en France, devenue Française par son mariage, M<sup>me</sup> de Noailles a dédié le premier recueil de ses vers « aux paysages d'Île-de-France, ardents et limpides, pour qu'ils les protègent de leurs ombrages ». Elle s'est écriée, dès la première pièce, « ma France ! » et cette prise de possession forme un petit hymne au « pays ». « Les chansons de Ronsard », « le cœur de Jean Racine », sont invoqués d'un accent qui ne manque pas de piété. Mais le même livre a pour titre « le Cœur innombrable », et cette alliance violente d'un adjectif avec un nom qui n'est pas fait pour lui sentait son étrange pays et ne laissait pas d'inquiéter.

L'inquiétude se confirme par la suite du livre ; on ne tarde pas à s'apercevoir que, si Racine et Ronsard sont aimés ici, ils n'y sont aucunement préférés. Le suffrage qu'on leur accorde est très partagé. Une petite âme gloutonne s'est contentée de les convier à la posséder, en commun avec une nombreuse société de poètes inférieurs. Les véritables favoris sont bien plus récents et moins purs. Pour la quatrième fois, nous avons à saluer l'influence persistante et vivace des romantiques sur le plus brillant esprit féminin. C'est bien d'eux que M<sup>me</sup> de Noailles a mémoire quand elle songe, écrit et vit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'une affiliée du Cénacle. C'est la rêverie de Musset devant Phœbé la blonde. À propos d'animaux, des « sobres animaux », quand elle les admire et les salue un à un, en suppliant une divinité champêtre de la rendre elle-même pareille à ces bestiaux suaves,

Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes !

le souvenir de Baudelaire s'entrelace à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le sentiment et la chair :

Ah ! le mal que ces deux cœurs, certes,  
Se feront ;  
Le vent éperdu déconcerte  
L'astre rond,  
La lune au ciel et sur l'eau tremble,  
Rêve et luit ;  
Nos deux détresses se ressemblent,  
Cette nuit.

Il monte des portes de l'âme  
Un encens ;  
C'est l'appel du cœur, de la flamme  
Et du sang.

Nous avons distingué des imitations que l'on fait comme des devoirs ces reprises sincères et fiévreuses, que l'auteur dirait pleines de cœur et pleines de sang. À la fougue, à la vérité, au naturel, se reconnaît l'invention. C'est seulement une invention qu'il faut dater et situer. Laissons donc Ronsard et Racine. Voici le centre du poète, voici la date fatidique de son avènement au ciel troublé de la poésie : dix-huit-cent-trente.

S'il était possible d'en douter, nous n'aurions qu'à ouvrir ce roman, *La Nouvelle Espérance*, nouveau Werther qui nous ressuscite à la lettre les sentiments de la génération de *René* et de celle d'*Adolphe*, avec cette couleur précise du costume et de la parure que la vogue de 1830 y vint ajouter. « Mélancolie ! mélancolie ! axe admirable du désir ! Faiblesse du rêve à qui aucun secours, hors le baiser, n'est assez proche ! pleur de l'homme devant la nature ! éternel repliement d'Ève et d'Adam !... » Ceci fixe la qualité des lectures prépondérantes.

Le sens de l'antique est plus pur que chez Renée Vivien ; on ne trouve chez la comtesse de Noailles aucune réminiscence, même confuse, de l'Océan barbare, ni des troubles particuliers à la conscience chrétienne. La demi-grecque oublie la notion du péché. Elle songe la Mort comme l'ont songée les plus anciens d'entre les Anciens. C'est un obscur endroit d'où l'on pense à la vie avec quelque regret et d'où l'on veut savoir les nouvelles de notre monde. Les morts sont consolés, quand un trou creusé dans la terre insinue jusqu'au séjour où l'ombre se mêle à la cendre, un rayon de miel, un filet de lait et de vin. Le poète raffiné du *Cœur innombrable* charge un faune de ses commissions pour le Styx, mais la collation rituelle est augmentée d'un mets nouveau ; c'est le don royal d'elle-même, et ce présent fait à des Ombres, qui n'en peuvent goûter (elle le dit), pourra paraître assez méchant :

Dis-leur comme ils sont doux à voir  
Mes cheveux bleus comme des prunes,  
Mes pieds pareils à des miroirs  
Et mes deux yeux couleur de lune,  
  
Et dis-leur que, dans les soirs lourds,  
Couchée au bord frais des fontaines,  
J'eus le désir de leurs amours,  
Et j'ai pressé leurs ombres vaines.

Cette offrande fera voir en quel sens baudelairien la comtesse de Noailles transforme l'antique. On le sentira mieux en lisant un autre poème, moins réussi, l'historiette de la petite Bittô. Bittô bergère vient de se donner, en une vingtaine de strophes, à son berger, Criton. Quand elle est bien vaincue, le poète pousse une exclamation : « Comme elle est grave et pâle... » et continue :

Bittô, je vous dirai votre grande méprise.

Le commentaire des méprises de Bittô dure six bonnes strophes, où la vagabonde pensée noue et dénoue, sans rien indiquer de bien net, de molles écharpes. L'objet s'est évanoui dans le rêve, le sujet dans la paraphrase et l'églogue dans un lyrisme intempestif. Voici l'équilibre rompu entre les figures vivantes et le mouvement dont on veut qu'elles soient animées ; ces figures paraissent, dès lors, tout agitées et consumées du feu intérieur, en une heure où l'âme devrait se reposer, languir. Les Anciens n'auraient jamais péché ainsi contre l'ordre. Sans l'ordre qui donne figure, un livre, un poème, une strophe n'ont rien que des semences et des éléments de beauté.

Le second recueil de M<sup>me</sup> de Noailles, *L'Ombre des jours*, précise la valeur de ces éléments précieux. Il achève de révéler quel trésor de puissance poétique accumulent certaines natures frémissantes.

La sensibilité diffère de l'art ; mais elle est la matière première de l'art. Un certain degré de sensibilité, également distribuée et répartie, peut suppléer à la raison et tenir la place du goût. Or, l'excès fait la loi ici. Bien plus, de cette belle et forte sensibilité naturelle, une volonté résolue abuse méthodiquement. La jeune femme ne se complaît qu'à sentir, à se voir sentante et souffrante. Sa frénésie de sentiment, toujours consciente et voulue, la dévoile, l'écorche même, afin de la faire apparaître plus nue. Le poète de *L'Ombre des jours* se soucie donc de moins en moins de forger des représentations cohérentes, des images suivies, mais, dans la négligence, se font les rencontres heureuses :

J'entendrai s'apprêter dans les jardins du Temps  
Les flèches de soleil, de désir et d'envie  
Dont l'été blessera mon cœur tendre et flottant.

Le poète abandonne semblablement les descriptions auxquelles il s'appliquait jadis avec une méritoire constance, et ces héros obscurs du jardin potager, haricots, radis, fleurs de pois, auxquels était dévoué le premier volume sont relégués en un second plan à peine sensible. Ce que l'auteur demande désormais aux arbres, aux buissons, à la nature entière, c'est d'exciter ses nerfs, d'extasier son rêve, de lui apporter l'occasion du mouvement passionné. À ce titre, les vraies fleurs, ces fleurs du vieux temps qui charmèrent tous les poètes, reflourissent dans le jardin qui leur avait préféré des légumineuses.

En l'absence des roses, jugées sans doute un peu trop simples, voici déjà brûler dans l'air amoureux de la nuit « l'héliotrope mauve aux senteurs de vanille ». À la description se substitue donc une émotion, mais élancée, autant que faire se peut, des régions les plus végétatives et les plus nocturnes de l'âme :

Mon âme si proche du corps !  
... Mon âme d'ombre et de tourment  
Et celle qui veut âprement  
Le sang de la tendresse humaine !  
... Ô mes âmes désordonnées !

Ces petites âmes diverses, avides, curieuses, brutales, – un physiologiste dirait : ces petits centres nerveux de systèmes inférieurs – ces âmes d'impression plus que de réflexion et d'organisation, ces petites volontés toutes sensuelles sont expressément chargées de tout passionner. Un train qui part, « le beau train violent », est invoqué comme le « maître de l'ardente et sourde frénésie ». Dans le thème d'amour, le détail de physiologie alterne avec le cri :

Ah ! tant de plaisirs et de larmes !  
Tu ne dors, ne ris, ni ne manges,  
Mais n'importe, c'est le bonheur !

Un tel état de tension morale ne peut manquer de laisser jaillir, en aigrettes ou en étincelles, de purs et nobles agencements de syllabes, tels que le début de la deuxième strophe, dans le *Dialogue marin*, où la double épithète accordée à la mer pourrait être du plus magnifique poète :

Visage étincelant du monde, battement  
Du temps et de la vie!...

Il va sans dire : ce ne sont, ce ne peuvent être que des fragments. Nulle composition réelle, quoique l'auteur sente toujours où il va et, de biais ou de droit, qu'il y puisse toujours aller. Ni providence, ni pensée. Les éléments se groupent, selon leurs poids ou leur venue. Ne lui demandez pas de « soigner » autre chose que ses clameurs.

*La Nouvelle Espérance*, véritable roman-poème animé d'une rare passion, est conçue n'importe comment et le train du récit marche comme il peut. Une jeune dame qui s'ennuie essaye d'aimer son mari, et, successivement tous les amis de ce mari. Elle trouve enfin, un peu en dehors de son entourage ordinaire, quelqu'un à qui se donner. Mais cet amant aimé n'est cependant pas le bonheur, pour deux raisons majeures : il n'y a pas de bonheur pour Sabine et, de plus, cet amant ne peut être toujours à sa disposition. Certain soir dont le lendemain semble vraiment trop long à vivre sans lui,

Sabine s'arrête à la pensée de mourir. Cette fin qu'on traite d'absurde paraît la seule raisonnable si l'on comprend la donnée première. Encore la mort même n'est peut-être pas assez calme, assez froide, assez « morte » pour éteindre éternellement ce forcené démon d'amour qu'il s'agit de tuer. Tout le démoniaque, dans ce livre, est parfait.

Quand il s'agit de peindre des personnages que le démon d'aimer n'agit pas, qui sont « lâches devant l'amour », ou quand il faut imaginer des anecdotes, des aventures, des circonstances, le livre tombe. Non faiblesse. Non parti pris. On dirait plutôt ironie et négligence. Pourquoi machiner, composer ! Un seul point a de l'intérêt : ce qui se passe dans une âme quand elle aime ou qu'elle erre dans les environs de l'amour, la rencontre de ceux qui s'aiment, leurs conversations, ces étreintes, ces « caresses immatérielles des âmes ». Un artiste plus docte aurait effacé tout ce qui n'est pas cela. Celui-ci s'est contenté de le gribouiller. Mais il s'est enfoncé de toutes ses forces dans l'analyse du désir de la passion et dans la formule, aussi réelle que possible, de cette passion enfin trouvée et sentie<sup>9</sup>.

De grands poètes qui exposent les infortunes des amants veulent nous émouvoir de pitié ou d'horreur. Celui-ci n'a aucune arrière-pensée théâtrale. Il n'a point d'autre but que de dire l'amour, ou plutôt de le confesser. Il nous confesse son amour. Je voudrais oser dire qu'il l'extériorise. Comme le jeune auteur d'*Occident* tendait à trouver des paroles qui pussent la dire, vivante, vraie, dans les caractères particuliers de son imagination, le jeune auteur de *La Nouvelle Espérance* cherche à faire voir avec vérité ce que c'est que son cœur de femme, conçu, non au repos, où il n'est point lui-même, mais au plus vif, au plus rapide, au plus effréné des mouvements qui mettent le fond bien à nu ; non dans le rêve et dans l'attente, mais à la fleur des heures où brûle le plus haut sa plus chaude flamme d'amour. Je suis loin de nier l'éminente curiosité du spectacle. Cependant, ces efforts de description intérieure participent de la science plus que de l'art. Il me semble que le succès en sera toujours relatif. Si, d'un tableau à un autre, il n'existe jamais de copie parfaite, comment serait-on jamais satisfait de la version de nos états intérieurs dans le langage extérieur, de notre vie propre dans un mode qui est commun et qui doit l'être<sup>10</sup> ? Quelque concret et sensuel que soit un style, les mots sont toujours une algèbre, leurs symboles ne feront jamais la réalité ; ils ne la refléteront même pas.

Aussi n'est-on jamais satisfait, même de l'outrance, et faut-il toujours la porter plus avant. Par essais graduels, par entraînement méthodique, les

---

<sup>9</sup> Dans un livre suivant, M<sup>me</sup> de Noailles a pris le meilleur parti. De circonstances, d'anecdotes, d'aventures, il n'y en a plus du tout dans *Le Visage émerveillé*.

<sup>10</sup> C'est le contraire du *proprie communia dicere*.



phénomènes insensibles ou à peine perçus jusque-là prennent une forme distincte. L'hyperesthésie malade s'accroît volontairement et s'accompagne de perversions bizarres. La couleur des mots apparaît, leur arôme s'annonce. En même temps qu'il se colore et se parfume, l'univers intellectuel commence à revêtir un aspect plus aigu, dont le patient commence à souffrir. Ce qui chatouillait blesse, ce qui blessait déchire. Cette tension nerveuse, développée, accrue par la volonté complaisante, devient un jour insupportable ; comme le gentilhomme dont M. Huysmans a dressé la monographie, on commence à se trouver assez mal portant ; comme Sabine de Fontenay, on court chez le docteur.

— Docteur, cela va très mal.

Il lui répondit :

— D'abord, asseyez-vous tranquillement.

Mais elle reprit :

— Je n'ai pas la force de m'asseoir tranquillement, on ne se repose que quand on est bien portant.

Elle ajouta :

— Il faut que vous me guérissiez tout de suite, je vous en supplie, de cette douleur que j'ai dans la nuque tout le temps, et d'une tristesse qui me met des larmes dans toutes les veines.

Il lui conseilla le calme, le sommeil, la nourriture. Il la pria de regarder doucement la vie, indifférente et drôle.

Il l'assura des plaisirs prudents qui attendent l'observateur et l'amoureux de la nature.

Elle lui dit :

— Alors, docteur, le soleil et les soirs violets, et des bouts de nuit où semblent s'égoutter encore les lunes qui furent sur Agrigente et sur Corinthe, ne vous font pas un mal affreux ?

Le docteur répond que la pensée des vieilles lunes lui est, au contraire, bien reposante.

Sabine s'en va indignée, en se disant :

— La satisfaction seule console. La faim, la soif et le sommeil ne se guérissent point par tel envisagement de l'univers, mais par le pain, l'eau ou le lit, et de même la douleur ne se guérit que par le bonheur.

Mais l'idée du bonheur elle-même s'est aiguisée. Son amant lui a demandé un jour :

— Qu'est-ce qu'il vous faut, à vous, pour que vous soyez heureuse ?

Elle tourna vers lui ses yeux d'enfant brûlante, appuya sa tête contre l'épaule de Philippe et répondit :

— Votre amour.

Puis, jetant dehors sa main nue, faible, puissante, elle ajouta :  
— Et la possibilité de l'amour de tous les autres.

Quelque temps après, elle ajoute, dans une lettre, autre chose d'infiniment plus net : « Ce n'est pas vous que j'aime ; j'aime aimer comme je vous aime. Je ne compte sur vous pour rien dans la vie, mon bien-aimé. Je n'attends de vous que mon amour pour vous. »

Ainsi un certain degré d'attention sur soi-même en arrive à faire tourner jusqu'à l'amour, comme le mauvais œil faisait jadis tourner le vin. Oui, l'amour se meurtrit, une fois revenu dans le cœur aimant qui ne l'avait créé que pour se répandre et se fuir. Il se résorbe dans cet élémentaire amour de l'amour que tous les psychologues distingueront de l'amour vrai, dont il est la corruption ou le résidu. L'amour de l'amour tue l'amour, observait-on plus haut. Ou peut-être n'existe-t-il que pour avoir tué l'amour. Aimer l'amour, c'est s'aimer soi ; le livre qui le montre atteint par là un rare caractère de profondeur et de vérité. À force de s'aimer, à force d'accorder à chaque fragment, à chaque minute de soi l'indulgence absolue et l'adoration infinie, il arrive qu'un de ces fragments, éphémère hypertrophié, devient le meurtrier des autres. Il ne peut même plus supporter la pensée des instants à vivre, s'ils ne sont identiques à lui, s'ils sont autre chose que son propre prolongement, et l'être à ce degré de despotisme n'aspire plus qu'à s'anéantir. Il s'anéantit et se dissout en effet, par amour absolu de soi. « Tu es loin, écrit Sabine à son amant, tu es loin, il faudrait vivre demain sans toi. Je ne peux pas. » Le premier coup de minuit qui sonne aura probablement raison d'elle toute, comme elle a eu raison de tout. Je ne sais pas de suicide romantique mieux motivé ; on y peut voir, toucher comment une anarchie profonde défait une personne, aussi exactement qu'elle décompose un style ou un art, une pensée ou un État.

# Table des matières

Version de 1903	3
Version de 1905	12

